

<http://dechargelarevue.com/Decharge-no-170-vue-par-Murielle.html>



Décharge n° 170, vue par Murielle Compère-Demarcy

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : lundi 24 avril 2017

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Récemment, sur ce même *Magnum* (Repérage du 16 avril), elle débridait un long poème à la gloire des revuistes. Aujourd'hui, **Murielle Compère-Demarcy** passe aux travaux pratiques et commente le numéro 170 de *Décharge*, en ce qui pourrait bien être un début de feuilleton de la revue.

Rien à jeter

par **Murielle Compère-Demarcy**

Curieuse entreprise que j'amorçai courant avril 2017. En vacances (de mes élèves) je profitai de mon temps libre pour ranger les livres éparés un peu partout dans la maison et tombant sur un numéro de *Décharge*, puis de 2, 3, 4..., les empilai par ordre chronologique pour commencer une relecture à partir du n°170 (pourquoi celui-là je l'ignore). Constat évident : aucun déchet à trier dans ces numéros d'une revue vive à laquelle j'étais abonnée depuis deux ou trois ans, et dont je lus l'histoire dans la même foulée grâce à l'opus de Jacques Morin « *Quelques éléments à connaître sur les débuts de la revue Décharge à l'usage des lecteurs et des abonnés en particulier* » (Gros Textes éd.).

Décharge n°170 - Rien à jeter, non, vraiment, rien à survoler, tout y étant densité, humanité de poésie. Relecture de poètes incontournables. La voix singulière de **Jean-Michel Robert**, ce *Poucet de l'Aurore* ainsi tendrement surnommé par Valérie Rouzeau, qu'un dossier revient faire vivre parmi nous, ah ces mots qui nous tiennent chaud et nous font sourire par leur fraîcheur, et dont les titres des recueils à eux seuls déjà nous emportent : *J'ai bu la promenade* (Polder 113), *Le Démineur abstrait* (Polder 125), *les Pauvres stupéfaits* (éd. De l'Atlantique). Il faut aller y voir, rien que pour *une nouvelle axiomatique* du vivre : à pas feutrés, l'air de rien parfois anecdotique mais avec *l'ensemble* (qui) *se tient* pour qu'après on puisse *aller chanter* :

Rien n'est plus émouvant qu'une bissectrice sans angle :
elle erre et sépare deux nostalgies égales
l'infiniment inexplicable.
Corollaire : cette ligne est le présent

Bonheur de relire **Thierry Pérémarti**, dont le retour - une renaissance à l'écriture - nous est donné à découvrir grâce aux premières pages de *L'Absence intérieure*, après une présentation du poète par Claude Vercey. Thierry Pérémarti, *Jazz et poésie... : Â* « en ces deux mots, Jacmo le présente dans la première anthologie *Génération Polder Â* » (Table rase éd.) (...). Voix d'humanité ardente aussi celle-là, défiant le rapt de la mort cinglante de néant : *tout ce qui est mort est un mensonge (...)* où *es-tu je me dis / la mort est une invention / qui ne tient pas debout*.

Par ailleurs, Christian Degoutte nous donne des nouvelles de l'auteur de *Chienne de ma vie* (Gros Textes) : « Que devient **Claude Seyve** [1] ? ». Facétieux : *J'essaie de m'imiter. Ça ne marche pas. Pas facile d'être aussi génial que Claude Seyve. Ça ne s'invente pas...* **Emmanuel Merle** quant à lui nous prend à témoin de *Démembrements* (« qui rassemblera les membres éparés ? ») où *les mains savent*, continuant à prendre au corps-à-corps *les ordres du réel* en ses retournements, ses dislocations, ses déchirures, ces failles ... *Ton corps titube, des parties de toi / se*

ramifient, d'autres se détachent / à la vitesse de l'avenir. Quelque part / sous les feuilles mouvantes des flammes / des mains se nouent -chacune l'affluent de l'autre- / et tu espères, dressé face à la nuit, / que l'une d'elles te guidera jusqu'à l'aube. Le texte *Mes enfants* est poignant d'une tendresse contenue, de l'amour immense d'un père faisant don de soi, de solitude et de générosité.

On sera marqué par la poésie de **Delfine Guy**, évoquée dans la rubrique *Cadrage / Débordement* de Claude Vercey. *La mansarde et le sorbier* se déploie dans une zone poétique de friches, traversée par *les errantes*, à la mémoire de *celles qui suspendirent / au clou le collier d'ambre*. Poésie puissante et singulière, hommage au labeur industriel, aux femmes laborieuses ; envoûtante par son étrangeté ; toute en ombres furtives traversées par les *pèlerines*, disparues des friches, des usines désertées revisitées ici.

Toujours dans ce n°170 de *Décharge*, l'imparable causticité de **Matthias Lair** nous trace la voie du *cul de sac du contemporain* dans son habituel *Il y a poésie*, tandis que Florence Saint-Roch fait son entrée dans l'équipe des chroniqueurs avec une nouvelle rubrique au titre éloquent : *Se mettre à la page*.

Enfin - mais ce n'est pas tout, il faudra découvrir au-delà ce numéro - le jeune poète syrien **Omar Youssef Souleimane** nous fait entendre sa *Voix venue d'ailleurs* dans la rubrique d'Yves-Jacques Bouin, où certains de ses poèmes inédits nous donne la force de frappe qui touche au cœur chaque jour *le maudit de l'exil*, le poète exilé, cet étranger écartelé entre son pays d'origine où le retour est impossible, et le pays d'accueil où il se sentira toujours quelque part *en terre étrangère*. « Qu'un seul exilé appelle ses frères », écrit Omar Youssef Souleimane, « et le soir se blesse »...

Post-scriptum :

Repères : *Décharge* 170, comme tout autre numéro récent : 8Euros, à se procurer à l'adresse de de la revue : 4 rue de la boucherie, 89210 - Eglény. *Paypal* possible. **Abonnement :** quatre numéros par an. Renseignement : [ici](#).

De **Jacques Morin** : *Quelques éléments à connaître sur les débuts de la revue Décharge à l'usage des lecteurs et des abonnés en particulier* (suivi de *Quelques chros*), éditions Gros Textes (Fontfourane - 05380 - Châteauroux-les Alpes) 58 p. 6Euros (ou à l'adresse de la revue *Décharge*.).

[1] 1928 - 2001. Rappelons ces dates aux étourdis